
Suis-je ce que j'ai conscience d'être ?

Un tel se pensait courageux qui, pris dans une situation concrète, se surprend à réagir lâchement en fuyant face au danger. Combien de situations telles que celle-ci ne sont-elles pas très fréquemment vécues au point de nous contraindre à nous demander : suis-je ce que j'ai conscience d'être ?

Dès que nous tentons de répondre à cette question nous sommes confrontés à un obstacle : en effet nous sommes renvoyés immédiatement à la définition classique de l'être humain comme celui qui, parce qu'il possède la conscience de lui-même, a accès à une connaissance de lui-même qui constitue son privilège par rapport aux autres êtres. Nous avons en effet, du fait de la possession de la conscience, la capacité de nous percevoir, de nous considérer comme si nous étions un objet du monde extérieur et donc nous avons accès directement à une connaissance de notre être, de ce qui nous définit en propre, de notre essence. Etre conscient caractérise l'existence d'un être qui ne se contente pas d'être mais qui sait qu'il est, dédoublement constitutif de la spécificité humaine.

Et cependant, ainsi que nous le montrent les situations sus-décrites, il n'est pas rare de faire l'expérience de ce que nous ne semblons pas être réductibles à ce que l'on a conscience d'être puisque nous sommes sans cesse surpris par des faits, des actes, des paroles qui, bien qu'ils émanent de nous, ne semblent pas correspondre à l'idée que nous avons de nous-mêmes basée pourtant sur les données de notre conscience. La connaissance immédiate que nous avons à propos de notre vérité n'est-elle qu'une croyance erronée ? Ma conscience ne me donne-t-elle pas, en fait, véritablement accès à ce que je suis ? Mais alors que pourrais-je être d'autre que ce dont j'ai conscience ?

Suffit-il donc d'avoir conscience de soi-même, de recevoir passivement en permanence des informations qui nous renseignent sur notre être pour savoir véritablement ce que nous sommes, ce qui constitue véritablement notre être, notre identité ? Croire les données de la conscience est-ce savoir ce que je suis ? Sinon comment savoir véritablement ce que je suis ?

Si ce problème doit être résolu c'est qu'il y va de ce que doit être notre attitude vis à vis de ce dont nous avons conscience à propos de nous-mêmes, si l'on peut faire confiance ou non à notre conscience, si elle est un moyen suffisant pour acquérir une connaissance vraie de nous-mêmes. C'est donc au fond la définition même de la conscience de soi et des moyens pour se connaître avec certitude qui sont ici en jeu.

Il semble spontanément, **dans un premier temps**, que je sois identique à ce que j'ai conscience d'être.

En effet je me base immédiatement **sur** les données de ma conscience **pour** savoir qui je suis. Ces données renvoient aux informations sensorielles, perceptives (perceptions externes et proprio- perceptifs), aux émotions, aux sentiments et aux pensées qui arrivent en permanence à ma conscience et qui me donnent à voir en direct ce que je suis, qui me rendent présent à moi-même. Cet accès ininterrompu, si l'on exclut les phénomènes du sommeil, de la perte accidentelle de la conscience lors de l'évanouissement ou du coma, ou encore l'arrêt définitif que constitue la mort du sujet, me permet de savoir immédiatement ce que je suis : tel être humain pensant telle chose, percevant telle autre ou éprouvant telle émotion ou sentiment, etc... Je peux ainsi à tout moment répondre à la question "que suis-je ?" ou "qui suis-je ?" en déclinant mon identité, en faisant le récit de mon histoire, en définissant ma personnalité en qualités et défauts, en exprimant mes désirs, mes pensées... Et c'est bien ce pouvoir et sa possession qui font de moi un être humain au sens plein du terme, pouvoir d'unifier dans le temps et l'espace mes représentations de moi-même qui permet de dire "je". Kant montre ainsi, dans *Anthropologie du point de vue pragmatique*, que « posséder le Je dans sa représentation : ce pouvoir élève l'homme infiniment au-dessus de tous les autres êtres vivants sur terre. Par là il est une personne ; et grâce à l'unité de la conscience dans tous les changements qui peuvent lui survenir, il est une seule et même personne ». C'est grâce à la conscience que j'ai de moi-même que je suis cet être singulier, à l'identité permanente, stable qui est un et unique, ensemble que l'on synthétise sous le terme d'"essence" : ensemble des caractéristiques nécessaires à mon être pour qu'il soit ce qu'il est.

Cependant que peut-être la valeur de vérité d'une telle caractérisation de moi-même si spontanée et immédiate ? Ne faut-il pas que je fasse un effort de réflexion que signe le fait de non plus seulement *avoir conscience* de soi mais pour *prendre connaissance* de soi grâce à ma conscience, au moyen de ma conscience mais en passant par la médiation du doute, de l'examen de ces données multiples, hétérogènes, pour distinguer ce qui est véritablement parmi l'ensemble des apparences phénoménales de ce qui m'est donné par ma conscience ? Ainsi Descartes montre, au début de la quatrième partie du *Discours de la Méthode*, que ce qui me définit véritablement et de manière certaine et indubitable ce n'est pas les données sur mon corps, ou mêmes les pensées particulières qui me traversent mais le fait même de penser : "je suis une chose pensante", voilà ce qui constitue ma substance, mon être véritable et certain. Je suis cette activité même de penser et non pas tous ces contenus de pensées qui me traversent anarchiquement et qui sont en dernier lieu douteux, peu fiables parce que parfois

trompeurs sur ce que je crois être. Je sais de manière indubitable être "cette chose pensante" au terme d'un examen critique des données de la conscience. J'accède par cette voie à la connaissance de ce que je suis, mon essence : une substance pensante par nature différente de la substance étendue matérielle.

Mais une telle conscience abstraite de moi-même est-elle suffisante à me faire saisir mon être? Est-ce que je ne dois pas prendre en compte d'autres modalités nécessaires d'accès à ce que je suis afin de réellement et concrètement acquérir une conscience de ce que je suis ? Hegel montre ainsi dans son *Introduction à l'Esthétique*, que ce cogito réflexif dont nous venons de parler est inséparable d'un cogito pratique, concret, moteur, qui fait que par l'action, la transformation du monde extérieur et de mon corps, je me saisis réflexivement et ce dès la plus petite enfance sous la forme par exemple du jeu. J'ai conscience de moi par le biais, le moyen, l'intermédiaire, le détour, la médiation, de mon action sur le monde parce que cette action permet à ce qui tend à rester caché, en puissance en moi, au sein d'une intériorité obscure et difficilement distinguable par la pensée, de s'extérioriser afin que donné à voir réellement dans le monde je puisse en accuser réception sans pouvoir en douter puisque cela existe sous la forme d'une preuve matérielle. L'œuvre d'art serait ainsi l'expression de ce besoin de prendre matériellement conscience de soi pour pouvoir saisir concrètement et irréfutablement ce que je suis. L'être humain qui peint des animaux sur les parois de la grotte accède ainsi à la conscience de lui-même comme être doué de conscience capable de se représenter ce qui existe, même si ce n'est pas actuellement présent (grâce à sa mémoire et son imagination), comme sa propre existence actuelle, ou encore l'ensemble de ses projets à venir.

Ainsi donc, parce que l'être humain est conscience de soi et que c'est là son trait distinctif par rapport aux autres animaux, il est par là-même, tant qu'il existe, conscience de ce qu'il est. Cependant force est de prendre en compte les données de l'expérience qui semblent contredire, de fait, une telle évidence : l'expérience ne nous donne-t-elle pas à constater que je ne suis pas réductible à ce que j'ai conscience d'être ? Que donc la conscience que j'ai de moi-même peut me tromper sur ce que je suis vraiment ? Une conscience, même réflexive, de moi-même suffit-elle à me donner accès à la vérité de ce que je suis ?

Il semblerait dans **un second temps** que nous ne puissions dire simplement que nous sommes identiques à ce que nous avons conscience d'être.

Si je me fie à ma conscience et aux informations que je reçois d'elle, je suis contraint de constater que ces données sont extrêmement "lacunaires". En effet il m'arrive de recevoir des pensées -pensées incidentes- dont je ne comprends pas l'origine (je ne peux identifier la source : pourquoi est-ce que je pense à cela : "je ne sais pas") ; de m'entendre prononcer des mots que je ne voulais pas dire (lapsus) ou de constater que je fais des actes que je ne reconnais pas comme émanant de ce que je suis, comme si un autre agissait à ma place (actes manqués). Ces expériences, que Freud étudie dans son ouvrage de *Psychopathologie de la vie quotidienne*, mettent en évidence que je suis quotidiennement surpris par ce qui me parle d'un moi que je ne connais pas, dont je n'ai pas conscience, dont j'ignore l'existence. Freud en vient ainsi à élaborer, ainsi qu'il l'explique dans son ouvrage de *Métapsychologie*, le concept d'"Inconscient" montrant que nous sommes contraint d'inférer de tous ces faits l'existence d'une vie psychique inconsciente qui constitue non seulement la plus grande partie de notre vie psychique (la partie immergée de l'iceberg) mais aussi la plus authentique en terme de vérité sur ce que l'on est, comparé à ce que l'on croit être, le moi conscient. Freud identifie le processus du refoulement comme étant l'action qui maintient ou fait devenir inconscient des pensées qui dérangent, qui ne sont pas acceptables pour le surmoi ou les valeurs sociales et éducatives. Ce dont j'ai conscience ce n'est plus alors que les restes déguisés, codés, traces conscientes de mon véritable désir inconscient, et l'on peut alors comparer les données de ma conscience au contenu manifeste du rêve par opposition au contenu latent, signification véritable qui nécessite un travail d'interprétation pour y accéder.

Ce que je suis et la connaissance véritable de moi-même n'est-il pas alors accessible qu'à condition de ne pas me fier à ce que ma conscience, fruit des déplacements, des condensations, des censures multiples, données de surface et trompeuses? Il faudrait alors distinguer ce qui m'apparaît de moi-même grâce à cet outil perceptif, réceptif, qu'est la conscience de mon être véritable. Suis-je ce que je m'apparais être ? Existe-t-il seulement quelque chose comme un être que je serais et qui se tiendrait caché derrière les apparences? N'est-ce pas une quête vaine que de vouloir constituer une identité, un savoir un et uniforme de moi alors que ce que je perçois de moi ce ne sont que des pensées éparses sans fil conducteur, anarchiques ? La conscience peut-elle être plus généralement un moyen d'accès à la vérité sur moi-même ? Nietzsche affirme dans *Par delà bien et mal* aux paragraphes 16 et 17 que la croyance selon laquelle les données de la conscience nous donnent accès immédiatement à la vérité de nous-mêmes est en fait doublement illusoire : il critique d'une part l'introspection comme moyen fiable d'accès à des « certitudes immédiates », termes qu'il met lui-même entre guillemets pour mettre en évidence avec quelle ironie il traite l'affirmation de l'existence de telles certitudes. Il déconstruit ainsi l'ensemble des présupposés infondés sur lesquels repose la seule affirmation du « je pense » : un ensemble de propositions métaphysiques qui sont tout sauf immédiates et fondées. D'autre part il critique l'illusion selon laquelle le « je » serait sujet-cause du verbe « penser », nous sommes dupes de la grammaire et de notre désir d'être l'auteur-sujet de nos pensées ce qui est réfuté par les faits.

La critique de cette croyance selon laquelle je serais ce que ma conscience me dit que je suis est aussi à mener sur l'angle de l'origine sociale et économique de ce que je suis et de la conscience qui en découle. L'être humain n'existe pas pris séparément des concrètes conditions sociales, matérielles, économiques dans lesquelles il émerge, il en est même comme un effet causé par l'ensemble de ces déterminations dont il ignore bien souvent totalement le fonctionnement. Ainsi Marx affirme-t-il, par exemple, dans son *Avant-propos à la Critique de l'Economie politique* que : « Le mode de production de la vie matérielle domine en général le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience ». Croire que je suis ce que ma conscience me dit que je suis c'est prendre spontanément et immédiatement pour vrai un discours dont je ne connais pas les modalités inconscientes d'élaboration, je m'identifie ainsi à ce dont je ne suis pas l'auteur, autant dire que je m'aliène à ce que le mode de production et ses effets ont décidé que je devais être. En perdant la vérité sur la connaissance de moi je perds de facto ma liberté de sujet.

Ne faut-il pas, en conséquence des critiques de la croyance immédiate que nous venons de conduire, renoncer même à l'idée d'une connaissance possible de moi-même qui ne soit pas illusoire ? Si je ne suis pas, au sens où je pourrais simplement reprendre à mon compte et m'identifier à, ce que mes données de la conscience me disent que je suis, à quelle condition puis-je espérer me connaître vraiment si cela est possible ? A quelle condition puis-je intégrer les données de ma conscience quant à la réalisation du projet de connaissance de ce que je suis et de qui je suis ?

Dans **un troisième temps** ne doit-on pas réévaluer ces obstacles à la connaissance de soi que constitueraient les données immédiates de la conscience pour mettre en évidence que ce qui caractérise le plus l'être humain c'est sa capacité réflexive de prendre du recul par rapport à ce qu'il reçoit et perçoit pour l'analyser, le mettre à l'épreuve, le questionner ? A-t-on seulement un autre moyen que la conscience, en tant qu'elle est précisément dans sa forme réflexive ce pouvoir de se désidentifier, pour pouvoir accéder à la connaissance de soi ?

Ainsi croire que les données de la conscience ne sont pas fiables pour accéder à la conscience de moi-même, c'est refuser de reconnaître que je suis par essence un être de relation, je ne peux me connaître véritablement sans l'autre. Deux présupposés sont alors à remettre en question : premièrement que les données de la conscience doivent être fiables pour pouvoir se connaître : or elles sont une matière première, matière non seulement précieuse mais aussi la seule que nous ayons à notre disposition, offerte au travail de réflexion qui va discriminer entre le vrai et le faux, et que ce travail constitue l'essence de la connaissance de soi tout comme de la construction de soi. Deuxièmement que je pourrais me connaître seul par mes propres moyens indépendamment de l'autre. Or Freud montre, par exemple, que je peux- je dois?- m'en remettre plutôt à l'oreille de l'analyste qui peut m'aider à y voir clair dans ces données immédiates censurées afin de retrouver le fil du désir inconscient qui est dissimulé et pourtant d'une certaine manière donné à voir dans tout ce que précisément je ne reconnais pas être des productions de la conscience de moi-même comme le rêves ou les symptômes. Ce qui se donne pour ma conscience comme énigmatique n'est-ce pas là précisément que se cache ce dont je n'ai pas conscience et qui pourtant me définit plus véritablement que ce que je crois consciemment être ? Et l'analyste n'est-il pas comme cet "accoucheur de la liberté" dont parle Ricoeur, dans sa *Philosophie de la volonté*, grâce auquel je vais me ressaisir du pouvoir d'exercer ma volonté là où celle-ci était embourbée dans des problématiques inconscientes et infantiles ?

A un autre niveau, croire que je suis ce que j'ai conscience d'être, n'est-ce donc pas s'offrir à peu de frais une identité toute faite, constituée une fois pour toutes et que je pourrais aisément brandir dès que la question du "qui suis-je?" se présentera à moi ? N'est-ce pas croire que l'essence précède l'existence au point de réduire l'être humain à un ensemble constitué d'avance, une nature humaine qui me cache à moi-même mon essentielle liberté? Ce que je sais de moi-même essentiellement n'est-ce pas précisément que je suis libre au point d'avoir à me choisir mon identité, de la construire par mes efforts et mon travail de transformation du donné en mien, en mon œuvre ? Sartre affirme ainsi dans *l'existentialisme est un humanisme* que si "les gens veulent croire que l'on naît lâche ou héros" c'est pour se dispenser de faire face à la vérité potentiellement angoissante de notre contingence, de notre liberté, de notre solitude et de notre responsabilité en terme de construction de notre être. C'est pour pouvoir faire de leur situation, leurs données connues dès le départ un fatalisme qui les dispense de travailler à se connaître, à se changer, à se construire. Ce sont là encore cette "paresse et lâcheté" que Kant dans *Qu'est-ce que les lumières* identifiaient comme étant les causes du maintien de soi dans un état de minorité au profit de ceux qui pensent pour moi, à ma place. L'être humain est essentiellement un être historique qui doit partir à la découverte de lui-même s'il souhaite se connaître, cette connaissance de soi étant à construire, à établir dans une quête permanente d'objectivité toujours à l'horizon de soi. L'identité à soi n'est pas donnée (autre fantasme qui soutient la croyance illusoire dans le fait que les données de ma conscience sont toujours fiables : fantasme de la transparence à soi), fusse même par ma propre conscience, mais elle est à construire, à établir grâce à mes efforts et mon travail, dans le temps, puisque je suis un être historique.

Ainsi être conscient de soi est plus un point de départ qu'un point d'arrivée : la conscience de soi n'est

qu'une capacité qui potentiellement peut me permettre de constituer une connaissance réflexive de mon identité, cette connaissance est comme en puissance dans ces données mais pour exister en acte elle nécessitera un travail de transformation et d'examen que seul entreprend celui qui veut et choisit de se connaître, que seul entreprend celui qui est soucieux de vérité sur soi comme sur le monde. C'est donc la liberté de l'être humain qui lui fera choisir ou non cette connaissance de soi, dans un projet authentique, dirait Sartre, d'accès à la vérité de soi. Ainsi Socrate, dans *l'Apologie de Socrate* de Platon, avait conscience de n'être sage ni peu ni prou, c'est à condition d'accepter de mener l'enquête sur le sens caché des paroles oraculaires d'Apollon qu'il accède au véritable sens de la sagesse, comme conscience de son ignorance et de sa finitude, et à la véritable connaissance de soi comme sage au sens du philo-sophe. Ainsi la connaissance de soi commence-t-elle peut-être par la reconnaissance de son ignorance et par le choix d'aller au bout du désir de connaître la vérité. Fut-elle angoissante ou inquiétante. Ce que j'ai conscience d'être c'est ce que je suis au sens de ce qui est donné à ma liberté, matière à travailler, matière qui se modifie et que je modifie au cours du temps, histoire des phénomènes d'apparition de moi-même et *mon* histoire au sens de ce qu'elle est à terme la somme de mes choix, des mes efforts, de ma création.

A la question "suis-je ce que j'ai conscience d'être?" nous pouvons enfin répondre à la lumière des analyses précédentes. Si nous ne comprenions pas comment nous pouvions, à la fois, être et ne pas être ce que notre conscience nous donne à voir de nous-mêmes que ce soit lors d'une saisie directe intuitive de nous-mêmes ou sur un mode réflexif et discursif grâce à un examen qui tend à la saisie objective d'un discours vrai sur soi, c'est que l'être même de la conscience réside dans cette tension fondamentale : je suis mon passé et mon présent mais sur le mode de ne l'être pas puisque sans cesse ma volonté peut l'interpréter différemment, le modifier, projeter de le transformer ou d'en saisir, grâce à un travail nourri des connaissances que les sciences nous offrent, le sens profond et véritable qui en fait recule toujours à l'horizon puisque je suis mouvement libre d'imprévisibilité et de création. C'est en ayant conscience de moi comme étant ce type particulier d'être conscient que je fait face à mon essence paradoxale qui anime et porte chacun de mes instants : la possibilité toujours offerte, grâce à la conscience et la liberté, d'être autre que je suis. Ainsi vouloir identifier ce que je suis à ce dont j'ai conscience à propos de moi-même ne serait-ce pas comme vouloir refermer cette ouverture que constitue précisément la conscience en tant que mise à distance permanente de soi à soi, pouvoir qui me distingue du mode d'être des choses, de l'en-soi ? Mais la question qui reste alors est : avons-nous le devoir de prendre conscience de soi, de nous connaître ?

Textes annexes :

- MARX, *Avant-propos à la Critique de l'Economie politique*, in *Oeuvres*, t. 1, Pléiade, pp. 272-273

« Dans la production sociale de leur existence, les hommes nouent des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté ; ces rapports de production correspondent à un degré donné du développement de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports forme la structure économique de la société, la fondation réelle sur laquelle s'élève un édifice juridique et politique, et à quoi répondent des formes déterminées de la conscience sociale. Le mode de production de la vie matérielle domine en général le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience ».

- Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, I, 1.

"Posséder le Je dans sa représentation : ce pouvoir élève l'homme infiniment au-dessus de tous les autres êtres vivants sur la terre. Par là, il est une personne; et grâce à l'unité de la conscience dans tous les changements qui peuvent lui survenir, il est une seule et même personne, ie, un être entièrement différent, par le rang et la dignité, de choses comme le sont les animaux sans raison, dont on peut disposer à sa guise; et ceci, même lorsqu'il ne peut pas dire Je, car il l' a dans sa pensée; ainsi toutes les langues, lorsqu'elles parlent à la première personne, doivent penser ce Je, même si elles ne l'expriment pas en un mot particulier. Car cette faculté (de penser) est l'entendement. Il faut remarquer que l'enfant, qui sait déjà parler assez correctement ne commence qu'assez tard (peut-être un an après) à dire Je; avant, il parle de soi à la troisième personne (Charles veut manger, marcher, etc.); et il semble que pour lui une lumière vienne de se lever quand il commence à dire Je; à partir de ce jour, il ne revient jamais à l'autre manière de parler. Auparavant, il ne faisait que se sentir; maintenant, il se pense."

- E. Kant, *Critique de la raison pure* (1781), « déduction transcendantale », §16.

« Le je pense doit nécessairement pouvoir accompagner toutes mes représentations ; car, si tel n'était pas le cas, quelque chose serait représenté en moi qui ne pourrait aucunement être pensé - ce qui équivaut à dire que la représentation ou bien serait impossible, ou bien ne serait du moins rien pour moi. La représentation qui peut être donnée avant toute pensée s'appelle intuition. Donc tout le divers de l'intuition entretient une relation au « je pense » dans le même sujet où ce divers se rencontre. Mais cette représentation (je pense) est un acte de la spontanéité, c'est à dire qu'elle ne peut pas être considérée comme appartenant à la sensibilité. Je l'appelle aperception pure pour la distinguer de l'aperception empirique, ou encore l'aperception originaire, parce qu'elle est cette conscience de soi qui, en produisant la représentation « je pense » laquelle doit pouvoir accompagner toutes les autres et est une et identique dans toute conscience, ne peut être accompagnée d'aucune autre. Je nomme encore l'unité de cette représentation l'unité transcendantale de la conscience de soi, pour désigner la possibilité de la connaissance a priori qui en procède. Car les diverses représentations, qui sont données dans une certaine intuition, ne constitueraient pas toutes ensemble mes représentations, si elles n'appartenaient toutes à une conscience de soi, ce qui veut dire qu'en tant qu'elles sont mes représentations (bien que je n'en aie pas conscience sous cette forme), elles doivent en tout cas, avec nécessité, se conformer à la condition sous laquelle seule elles peuvent se réunir dans une conscience générale de soi, étant donné que, sinon, elles ne m'appartiendraient pas complètement. »

Suis-je ce que j'ai conscience d'être ?